

Tous scrupules domptés, toute attente remplie ?
Voyez : la table est mise et pour un seul repas,
Sur une nappe affreuse et par le sang rougie,
Les ogres du commerce ont les deux Canadas.

II.

C'est le jour des banquiers, vous dis-je ! C'est leur gloire,
Que les placards royaux affichent sur nos murs ;
L'union qu'on proclame, est leur chant de victoire,
Et tout devait céder à des motifs si purs.

Mais quand le peuple, lui, vers le pouvoir suprême,
Ose élever la voix, parler de changement,
Et de sa charte enfin corriger le vieux thème ;
Quand il ose prier, supplier humblement
Qu'on le délasse au moins des tourments qu'il endure,
Que l'on fasse un essai, que l'on varie un peu,
Le supplice incessant, l'éternelle torture ;
Que le sceptre royal sur la couche de feu,
Un fois, par pitié, retourne la victime,
Oh ! la chose est trop grave ! Elle veut bien du temps,
Et bientôt c'est folie, et bientôt c'est un crime.
L'on voudrait déchirer les piacets insolents ;
Surtout si l'on entend le mot de république,
(N'importe qui le dise, ou qu'il soit sans échos),
Comme ils rejettent loin la brûlante supplique,
Comme ils sentent frémir la moëlle dans leurs os,
Tous ces faibles soutiens de l'écrasant empire,
Ces vieux lords décrépits, ces ministres peureux,
Ces tristes héritiers du féodal vampire !

Cependant, si Baring leur dit : moi je le veux,
Enlacés comme ils sont aux filets de sa banque,
Ils n'ont rien à répondre, et jamais il ne fait
D'inutile calcul, ni de projet qui manque.
Il voudrait l'univers, il leur demanderait
Le sang des nations pour verser dans sa caisse,
Que l'illustre Melbourne d'une tremblante main,
Jaloux de prévenir et d'écarter la baisse,
Signerait aussitôt l'absurde parchemin.
Un seul mot du banquier, c'est la vie ou la mort ;
Même s'il lui venait l'incroyable caprice,
De finir nos malheurs, de changer notre sort,
Je crois que pour lui plaire on nous rendrait justice !
Oh le grand homme ! Il a l'enchanteresse voix,
Les talents tout-puissants, l'éloquence divine
Avec les chaînes d'or de l'Appollon Gaulois ;
Lui seul, il fait tomber les chartres en ruine,
Des provinces il dit les bornes à son gré,
Il est le Dieu des grands, le maître de nos maîtres,
Et rappelle des Juifs le veau d'or adoré ;
Son comptoir lui vaut mieux que d'illustres ancêtres.
Les chiffons de sa banque ont autant de pouvoir,
Que les vieux écussons et plus que la morale.
Oui, quand il a parlé, la raison, le devoir,
La prudence les lois sont une voix banale,
Une voix sans prestige. Oh ! ce n'est plus alors,
Comme c'était pour nous une éternelle enquête
Des proconsuls aux rois, des communes aux lords,
Ni les tâtonnements les branlements de tête,
Timides précurseurs des insolents refus,

Qu'on ose enfin lancer aux clameurs populaires !
Baring ne voit jamais ses avis combattus.
Lors même qu'un prophète à nos tyrans vulgaires,
Dévoilant le fantôme objet de leur terreur,
Leur fait voir l'avenir, vainqueur de leur intrigue,
Mépriser la discorde, et baffouer l'erreur,
Des querelles de race avouer la fatigue,
S'établissant un jour une vraie union
Détruire pour jamais l'autel oligarchique,
Et par enchantement de leur œuvre sans nom
Résultat imprévu surgir la république :
Ils immolent l'orgueil tout comme l'équité,
Ils ne reculent pas malgré ce qu'ils en pensent,
Ils n'en scellent pas moins le crime projeté,
Pour servir la fortune, idole qu'ils encensent,
Ils peuvent braver tout, même la liberté !

III.

C'est le jour des banquiers ! Ainsi fait l'ancien monde
Depuis ses premiers ans. Toujours quand il détruit,
Quelqu'empire odieux, c'est un autre qu'il fonde ;
Toujours quand il renverse un arbre au mauvais fruit,
A sa place aussitôt c'est un autre qu'il plante.
D'abord le moyen-âge eut le fier châtelain,
Homme bardé de fer, rocher, dans la tourmente,
Il bravait tous les vents sous son casque d'airain ;
Du haut de son nid d'aigle il fondait sur la plaine,
Et rapportait toujours au sinistre manoir
Sa vengeance assouvie ou sa volupté pleine ;
Puis vint l'inquisiteur au mystique pouvoir,
Apôtre trop zélé, pour préserver les âmes,
Il étendait les corps sur les brasiers ardents ;
Puis ce furent les rois, livrés aux mains des femmes,
Ils livrèrent le monde à leurs vils courtisans ;
Puis, ce fut l'anarchiste, homme plein de blasphème
Il voulut le néant et refit le cahos ;
Il adora le vice, il proscrivit Dieu-même,
Et promena partout ses rouges échafauds ;
Puis ce fut le colosse issu de la poussière,
Il secoua le monde et remit d'un seul coup,
Tous ses os disloqués en leur place première,
Il fut beaucoup maudit, il fut aimé beaucoup,
Jusqu'à ce qu'épuisé par son effort sublime,
Il disparut lui-même, et laissa le banquier,
Pour refermer sur lui le dévorant abîme.
Que Dieu prenne l'Europe en sa sainte pitié !
Mais si lasse à la fin d'un combat inutile,
La vieille agonisante à son dernier bourreau,
Demande un dernier coup comme un dernier azile :
Si lasse d'incruster l'opprobre dans sa peau,
Elle aime autant avoir pour son dernier stigmaté,
Que le cachet royal, l'étampe du courtier ;
Si repoussant enfin, tout espoir qui la flatte,
Elle veut s'accroupir dans l'infâme borbier,
Que nous importe à nous, nous fils de l'Amérique ?
N'avons-nous point le sol fait pour la liberté ?
Que nous importe à nous la vague océanique,
Et son impur fretin sur nos bords rejeté ?
Ne sait-il point qu'ici toute orgueilleuse rage
Contre un peuple excitée à ses pieds vient mourir ?
Et que pour enchaîner notre jeune courage,
Il faudrait avec lui enchaîner l'avenir ?